Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 5 (1913)
Heft: 4

Artikel: Augmentation des salaires et renchérissement
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-382984

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les dépenses de ces mêmes bourses ont atteint 1,600,435 marks, et se décomposent comme suit:

	Marks
Propagande	105,928
Election des délégués	28,342
Statistiques et enquêtes	6,264
Bureau de placement, hôtellerie	38,770
Maison des corporations et salles de réunion	152,339
Renseignements, secrétariats ouvriers	289,703
Bibliothèque, salles de lecture	93,160
Administration	208,438
Grèves (caisses des unions)	309,046
Divers	379,024

L'encaisse en fin d'année s'établissait à 825,552 marks.

Augmentation des salaires et renchérissement.

Dans la presse bourgeoise, on lit de temps à autre que l'augmentation rapide des salaires serait une des causes principales du renchérissement de la vie. La société pour le développement de la politique sociale à Vienne (Autriche) vient de publier une série de travaux concernant les causes du renchérissement. Parmi ces travaux, les articles de Francken et de Bertenburg nous paraissent tout particulièrement intéressants, puisqu'ils concernent la formation des prix dans l'imprimerie.

Comme ils sont organisés, mieux que toute autre profession, les ouvriers typographes ont su obtenir des augmentations de salaire très importantes. Si l'augmentation des salaires était la principale cause du renchérissement, on devrait surtout pouvoir s'en rendre compte dans l'imprimerie, puisque l'augmentation de salaire accordée aux travailleurs en Allemagne, dans la période de 20 à 22 années (de 1890 à 1912), atteint en moyenne 47 pour cent. Il faut encore ajouter que les salaires représentent dans l'imprimerie une part plus grande des frais généraux que dans d'autres industries. Les salaires des compositeurs et des imprimeurs représentent près du tiers des prix de vente. Cependant, malgré cela, on a dû constater que l'augmentation des salaires dans l'imprimerie en Allemagne n'a guère influencé les prix de vente. En tout cas, l'augmentation des prix de vente a suivi un mouvement tout à fait différent de celui de l'augmentation des salaires.

D'abord, des progrès techniques assez importants ont pu contrebalancer une bonne partie des augmentations de salaire accordées aux ouvriers typographes. L'introduction de la machine à composer diminue les frais de composition de 30 % environ. Le perfectionnement des presses rapides et l'introduction de la machine rotative ont diminué passablement les frais d'impression. Grâce aux progrès techniques réalisés dans la fabrication du papier, le papier qu'on emploie dans les imprimeries est devenu un peu meilleur marché. Il pourrait être encore meilleur marché, sans l'action de résistance des cartels des fabricants de papier. Mais ce qui a le plus contribué à la réduction des frais généraux dans l'imprimerie, c'est l'accroissement considérable des tirages des journaux. A peu d'exceptions près, les quotidiens et même les autres journaux ou publications ont presque double leur tirage en 20 ans. En attendant, les frais de composition restent les mêmes pour une publication se tirant à 5000, à 10,000 ou à 100,000 exemplaires.

Partout où il s'agit de forts tirages, les frais généraux ont fortement diminué en proportion de l'augmentation de la production, cela malgré l'augmentation des salaires.

Voici quelques chiffres par lesquels Bertenburg fournit la preuve de ses affirmations pour l'imprimerie en Allemagne.

Dans les 22 années (1890 à 1912), les prix de revient ont changé comme suit pour

Objets	Tirages	+ Augmentation — Diminution en p. cent de l'ancien prix
Livres	1000 exempl.	+ 25,7 pour cent
Livres	12000 »	— 20,6 » »
Papiers à lettres	1000 feuilles	+ 6,3 » »
Papiers à lettres	5000 »	— 8,7 » »
Catalogues	5000 exempl.	+ 4,1 » »
Catalogues	25000 »	— 19,0 » »

Nous avions dit plus haut que les salaires des ouvriers avaient été augmentés de 47 pour cent en moyenne pour la même période.

Sans doute, pour la Suisse, les proportions ne peuvent être les mêmes, étant donné que notre pays est beaucoup plus petit et qu'il faut compter avec trois langues différente dans ce petit pays. Néanmoins, pour nous aussi le développement technique a fait sentir ses effets dans l'imprimerie. D'ailleurs, ici comme en Allemagne, le développement social qui pousse à la hausse des salaires des ouvriers, pousse non seulement au développement technique dans toutes les branches de la production, mais en même temps il contribue à l'accroissement du tirage des publications imprimées.

Si les salaires des ouvriers augmentent, l'état de civilisation, le standart of life, augmente également dans la masse populaire, et nous constatons que pour la plupart des ouvriers le besoin de lire et de s'instruire se développe davantage. Par ce fait, non seulement le nombre, mais aussi le tirage des publications (livres, journaux, revues, etc.) augmente considérablement, de sorte que malgré l'augmentation des salaires les frais généraux doivent pouvoir dimi-

nuer proportionnellement à l'extension de la production. Si ce n'était pas le cas, il faudrait donc chercher d'autres raisons que l'augmentation des salaires pour expliquer le renchérissement.

Une grève à Naples.

Il n'y a pas de meilleurs contes que ceux que crée la vie même.
Andersen.

Les employés de tramways se sont mis en grève: une rangée de wagons vides occupe toute la longueur de la Riviera Kiaïa, et sur la place de la victoire, un rassemblement de wattmen et de conducteurs s'est formé — tous gais et bruyants Napolitains, vifs comme le vif argent. Au-dessus de leurs têtes, et de la grille du jardin, brille dans l'air, effilé comme une épée, le jet d'une fontaine; une masse hostile les entoure: employés, artisans, petits marchands, couturières, que leurs occupations appellent dans tous les coins de la ville, ont besoin du tramway; ils désapprouvent bruyamment les grévistes. Les paroles de colère, les railleries mordantes pleuvent, les bras gesticulent sans interruption: les Napolitains parlent avec leurs mains avec non moins d'expression et d'éloquence qu'avec leur langue infatigable.

Une légère brise monte de la mer et les énormes palmiers du jardin public agitent doucement l'éventail de leurs branches vert sombre; leurs troncs rappellent les pattes massives et gauches de monstrueux éléphants, on dirait qu'ils sont taillés dans la pierre. Des gamins enfants à demi-nus des rues napolitaines sautillent comme des moineaux, remplissant l'air de rires et de piaillements bruyants...

Mornes, les grévistes se serrent les uns contre les autres; ils répliquent à peine aux acclamations irritées de la foule, escaladent la grille du jardin, tout en jetant par-dessus la tête des regards inquiétants dans la rue, telle une bande de loups entourée de chiens. Il est clair pour tout le monde, que ces hommes, uniformément vêtus, sont fortement liés entre eux, par une décision inébranlable et qu'ils ne céderont pas et cela exaspère encore plus la foule; mais au milieu de cette foule, il y a des philosophes: tout en fumant tranquillement, ils exhortent à la patience les adversaires trop acharnés de la grève.

— Eh, signor! Et que faire, si les enfants manquent de macaroni?

Les altercations, les moqueries, les reproches, les exhortations, tout cesse subitement, un souffle nouveau passe sur la foule, on dirait un souffle d'apaisement. Les grévistes se font plus mornes et se fondent en une mass encore plus compacte; des exclamations partent de la foule.

— Les soldats!

Un coup de sifflet joyeux et moqueur retentit à l'adresse des grévistes; on entend des cris d'acclamation; un gros monsieur, en léger costume gris et en panama, se met à sautiller, tapant des pieds sur la pierre du pavé. Conducteurs et wattmen se dirigent vers les wagons en se frayant lentement un passage à travers la foule; quelques-uns grimpent sur les plates-formes. Ils se sont encore plus assombris et répliquent avec aigreur aux exclamations du public, qu'ils obligent à leur ouvrir un chemin. Le tumulte s'apaise. En passant à travers elle, ils ont déchiré, divisé cette foule hostile en groupes séparés et semblent lui avoir communiqué un esprit moins tumultueux, plus humain.

De petits soldats gris montent d'une allure légère et dansante, depuis le quai de Santa-Lucia; ils frappent le sol d'un pas égal, leur bras gauche s'agite d'un mouvement uniforme, comme un balancier. Ils semblent être de fer et fragiles comme des jouets mécaniques. Ils sont conduits par un grand et bel officier, aux sourcils froncés, à la bouche méprisante. A côté de lui, court et sautillant, un individu poussif, en haut de forme, qui ne s'arrête pas de bavarder, tout en fendant les airs de gestes innombrables.

La foule recule; pareils à des perles grises, les soldats s'égrènent le long des tramways, s'arrêtent auprès des plates-formes où se tiennent les grévistes.

L'homme en haut de forme, ainsi que quelques personnages importants qui l'entourent, crient en gesticulant avec violence:

— La dernière fois... Ultima volta! Entendez-vous?

L'officier se tord la moustache, il a l'air ennuyé. L'homme en haut de forme accourt vers lui, tête baissée, et agitant bien haut son couvre-chef, crie quelques mots d'une voix enrouée. L'officier lui jette un regard de travers, se redresse, poitrine en avant, et des paroles de commandement retentissent...

Les soldats escaladent alors les plates-formes des tramways, deux par voiture, pendant que les conducteurs et les wattmen sortent précipitamment des wagons.

Cela paraît risible à la foule. Explosion de rugissements, de coups de sifflet, de rires qui s'éteint brusquement; en silence, le visage grisâtre tendu les gens commencent à reculer lourdement des wagons, pour se masser près de la première voiture, les yeux écarquillés de surprise.

A deux pas des roues, un wattman s'est étendu en travers des rails, couché sur le dos! Il a ôté sa casquette et découvert une tête grise, une tête de soldat dont les moustaches se dressent menaçantes vers le ciel.